

Kyloušek, Petr

Auteurs et oeuvres

In: Kyloušek, Petr. *Classicisme et Âge des lumières : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 12-62

ISBN 978-80-210-7003-5; ISBN 978-80-210-7006-6 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131023>

Access Date: 30. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Auteurs et œuvres

Claude Favre, baron de Pérouges, seigneur de Vaugelas

(6. 1. 1585 Meximieux – 26. 2. 1650 Paris)

Originaire de Savoie, cultivé, il parle italien et espagnol et, établi à Paris, il travaille comme interprète à la cour de Louis XIII. En qualité de chambellan il accompagne le frère du roi, Gaston d'Orléans, lors de ses voyages. En 1634, il est nommé académicien et participe à la rédaction du *Dictionnaire de l'Académie*, notamment à celle des entrées de A à I. Ses observations judicieuses sur la langue française, recueillies dans ses *Remarques*, font autorité. Son approche est celle du bon usage, fondamentale dans le processus de francisation des élites et dans la constitution du parler cultivé de la période du classicisme.

Remarques sur la langue française (1647)

Règle de méthode

Que dans les doutes de la langue il vaut mieux, pour l'ordinaire, consulter les femmes et ceux qui n'ont point étudié que ceux qui sont bien savants en la langue grecque et en la latine.

Quand je parle ici des femmes et de ceux qui n'ont point étudié, je n'entends pas parler de la lie du peuple, quoiqu'en certaines rencontres il se pourrait faire qu'il ne le faudrait pas exclure, et qu'on en pourrait tirer l'éclaircissement de l'usage, non pas qu'il faille en cela tant déférer à la populace que l'a cru un de nos plus célèbres écrivains, qui voulait que l'on écrivît en prose comme parlent les crocheteurs et les harengères.² J'entends donc parler seulement des personnes de la Cour ou de celles qui la hantent, et dans le mot de *personnes*, je comprends les hommes et les femmes qui n'ont point étudié, et crois que pour l'ordinaire, il vaut mieux les consulter dans les doutes de la langue que ceux qui savent la langue grecque et la latine. La raison en est évidente; c'est que douter d'un mot ou d'une phrase, dans la langue, n'est autre chose que douter de l'usage de ce mot ou de cette phrase, tellement que ceux qui nous peuvent mieux éclaircir de cet usage sont ceux que nous devons plutôt consulter dans cette sorte de doutes. Or est-il que les personnes qui parlent bien français et qui n'ont point étudié seront des témoins de l'usage beaucoup plus fidèles et plus croyables que ceux qui savent la langue grecque et la latine, parce que les premiers, ne connaissant point d'autre langue que la leur, quand on vient à leur proposer quelque doute de la langue, vont tout droit à ce qu'ils ont accoutumé de dire ou d'entendre dire, qui est proprement l'usage, c'est-à-dire ce que l'on cherche et dont on veut être éclairci. Au lieu que ceux qui possèdent plusieurs langues, particulièrement la grecque et la latine, corrompent souvent leur langue naturelle par le commerce des étrangères, ou bien ont l'esprit partagé sur les doutes qu'on leur propose par les différents usages des autres langues, qu'ils confondent quelquefois, ne se souvenant pas qu'il n'y a point de conséquence à tirer d'une langue à l'autre.

² Il s'agit de François de Malherbe dont les propos sont rapportés par Racan dans *Vie de Malherbe*.

Nicolas Boileau Despréaux

(1. 11. 1636 Paris – 13. 3. 1711 Paris)

Né à proximité du Palais de Justice et issu d'une famille de juristes parisiens, il dédaignera la carrière d'avocat à laquelle le prédisposaient ses études de théologie et de droit au Collège d'Harcourt et de Beauvais (à Paris). Le décès de son père (1657) et le modeste héritage qu'il recueille lui permettent de se consacrer aux lettres. Son œuvre suit trois voies: satirique, réflexive, critique, à la suite de ses grands modèles romains – Horace et Juvénal. Polémiste, il attaque le critique Chapelain au sujet de la querelle du Cid (*Chapelain décoiffée*, en collaboration avec son frère Gilles Boileau et Antoine Furetière; publ. 1665). Il parodie les romans précieux dans son *Dialogue des héros de roman* (ouvrage dont il retarde la publication pour ne pas blesser Mme de Sévigné). Il fréquente le libertin La Mothe Le Vayer, Molière et La Fontaine. En 1677, il est nommé, avec Jean Racine, historiographe du roi et entre à l'Académie en 1684. Plusieurs titres sont à retenir: *Satires* (1660–1711), *Épîtres* (1669–1698), *Le Lutrin*, épopée héroï-comique sur un fait divers – une querelle de préséance entre le Trésorier et le Chantre de la Sainte-Chapelle de Paris (1673–1683), *L'Art poétique* (1674).

L'Art Poétique (1674)

Ce poème didactique illustre en quatre chants les préceptes majeurs de la doctrine classique. Chant I – préceptes généraux: inspiration, naturel, vraisemblance; Chant II – règles des genres secondaires: idylle, élégie, sonnet, ode, etc.; Chant III – règles des grands genres: tragédie, épopée, comédie; Chant IV – préceptes éthiques: modestie, décence, caractéristiques de l'honnête homme. Les grands inspirateurs de Boileau sont Aristote, Horace et le rhéteur Quintilien.

L'Art d'écrire

Chant I, vv. 27–47; 147–174

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
 Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:
 L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
 La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
 Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
 L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
 Au joug de la raison sans peine elle fléchit
 Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
 Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
 Et pour la rattraper le sens court après elle.
 Aimez donc la raison: que toujours vos écrits
 Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
 La plupart emportés d'une fougue insensée,
 Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée:
 Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
 S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

Évitons ces excès: laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens: mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie
(...)
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révéree
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux:
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse:
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage:
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

La tragédie

Chant III, vv. 1–60

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux:

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.
 Ainsi pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
 D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
 D'Oreste parricide exprima les alarmes,
 Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.
 Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
 Venez en vers pompeux y disputer le prix,
 Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
 Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
 Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
 Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
 Que dans tous vos discours la passion émue
 Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
 Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
 Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
 Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
 En vain vous étalez une scène savante:
 Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
 Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
 Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
 Justement fatigué, s'endort ou vous critique.
 Le secret est d'abord de plaire et de toucher:
 Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
 Que dès les premiers vers l'action préparée
 Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
 Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
 De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
 Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
 D'un divertissement me fait une fatigue.
 J'aimerais mieux encor qu'il déclînât son nom
 Et dît: « Je suis Oreste, ou bien Agamemnon »
 Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
 Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles:
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
 Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
 Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
 Sur la scène en un jour renferme des années:
 Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
 Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable:
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas:
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose:
Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
À son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.

La Comédie

Chant III, vv. 359–414

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond,
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse, il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en partout les images naïves;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits;
Un geste la découvre, un rien la fait paraître:
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître.
Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs:
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,

Rétif à la censure et fou dans les plaisirs.
 L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
 Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
 Contre les coups du sort songe à se maintenir,
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.
 La vieillese chagrine incessamment amasse,
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
 Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
 Toujours plaint le présent et vante le passé;
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
 Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
 Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
 Étudiez la cour et connaissez la ville:
 L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
 C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
 Peut-être de son art eût remporté le prix,
 Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
 Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
 Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
 Et sans honte à Térence allié Tabarin.¹
 Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
 Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.
 Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
 N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
 Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
 De mots sales et bas charmer la populace.
 Il faut que ses acteurs badinent noblement;
 Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
 Que l'action, marchant où la raison la guide,
 Ne se perde jamais dans une scène vide;
 Que son style humble et doux se relève à propos;
 Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
 Soient pleins de passions finement maniées,
 Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
 Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter:
 Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

1 Publius Terentius Afer, comédiographe romain (vers 190–159 av. J.C.), modèle du classicisme. Tabarin, de son vrai nom Antoine Girard (1584–1626), bateleur, prestidigitateur, comédien du théâtre de la foire, exemple du théâtre populaire.

Jean Racine

(21. 12. 1639 La Ferté-Milon – 21. 4. 1699 Paris)

Orphelin dès l'âge de quatre ans, il fut élevé par ses grands-parents, proches des milieux jansénistes. Il fit d'excellentes études: Petites-Écoles de Port-Royal, collègue de Beauvais. Il apprit le latin et le grec. En 1655, à 16 ans, il rejoint sa grand-mère dans sa retraite à Port-Royal où il suit les leçons de l'helléniste Lancelot et du grammairien Nicole. Apprenant par cœur Sophocle et Euripide, il sera davantage influencé par la langue dépouillée des modèles grecs que par la rhétorique latine des collèges des jésuites. Malgré les brouilles ultérieures, l'empreinte janséniste marque par son pessimisme fataliste l'allure de ses tragédies. Contrairement au désir de la famille qui envisage pour Jean Racine une carrière ecclésiastique, il plonge dans la vie mondaine ayant pour amis Molière (jusqu'en 1664–1665), La Fontaine et Boileau et pour amantes les actrices célèbres dont la Du Parc et la Champmeslé. Il attire l'attention de la cour et du roi par ses poésies d'occasion: *La Nymphé de la Seine* (1660), *Ode sur la convalescence du Roi* (1663), *La Renommée aux Muses* (1663).

Les deux premières tragédies *La Thébaïde ou les Frères ennemis* (1664) et *Alexandre le Grand* (1665), de trempe héroïque cornélienne, sont un échec que Racine attribue à la mauvaise interprétation de la troupe de Molière. À la rupture d'avec ce dernier s'ajoute la rupture d'avec ses maîtres jansénistes de Port-Royal qui condamnent le théâtre (Nicole). Il ne réussit pas non plus avec la comédie *Les Plaideurs* (1668). Ce n'est qu'avec *Andromaque* (1667), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670) que Racine trouve sa thématique – l'amour, l'analyse des passions – mais aussi sa forme d'expression qui imposeront sa renommée. À la différence de Corneille, Racine s'inscrit parfaitement dans le cadre limité des unités dramatiques. Ses tragédies commencent au moment où l'intrigue s'approche du dénouement, où tout est décidé, joué. L'action dramatique se plie à l'émotion lyrique de la poésie, à l'analyse des sentiments. La suite confirme sa gloire: *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674). L'échec de sa meilleure pièce *Phèdre* (1677) est dû à la cabale déchaînée par ses ennemis et rivaux. Racine se retire de l'activité théâtrale, se marie (il aura sept enfants) et accepte, avec Boileau, la charge de l'historiographe du roi. Il se réconcilie aussi avec le parti janséniste. Pour les pupilles du pensionnat de Saint-Cyr de Mme de Maintenon il écrit deux tragédies bibliques: *Esther* (1689) et *Athalie* (1691). En secret, il rédige un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal* en encourageant une demi-disgrâce de la cour attachée à réprimer le jansénisme. Avant de mourir, il exprime le désir d'être inhumé à Port-Royal.

Bérénice (1670)

Titus, futur empereur romain, et Bérénice, reine de Palestine, s'aiment. L'amour se heurte à la nécessité politique: le Sénat et le peuple de Rome s'opposent au mariage. Le conflit tragique aboutit à la renonciation et à la séparation des amants. Une catharsis sur le mode de la pitié aristotélicienne.

Acte IV, scène 5

BÉRÉNICE (*en sortant*)

Non, laissez-moi, vous dis-je.
 En vain tous vos conseils me retiennent ici:
 Il faut que je le voie. Ah, Seigneur! vous voici.
 Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?
 Il faut nous séparer; et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS

N'accablez point, Madame, un Prince malheureux:
 Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
 Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
 Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
 Rappelez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois
 M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
 Il en est temps. Forcez votre amour à se taire;
 Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire,
 Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
 Vous-même contre vous fortifiez mon cœur:
 Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,
 À retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse;
 Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
 Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
 Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
 Les pleurs d'un Empereur et les pleurs d'une Reine.
 Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah! cruel! Est-il temps de me le déclarer?
 Qu'avez-vous fait? Hélas! je me suis crue aimée.
 Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
 Ne vit plus que pour vous. Ignorez-vous vos lois,
 Quand je vous l'avouai pour la première fois?
 À quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
 Que ne me disiez-vous: « Princesse infortunée,
 Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
 Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
 Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
 Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre?
 Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.
 Il était temps encor: que ne me quittiez-vous?

Mille raisons alors consolait ma misère:
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire.
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux.
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire.
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je? j'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'Empire parlait; mais la gloire, Madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre;
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE

Hé bien! réglez, cruel; contentez votre gloire:
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien; et pour jamais, adieu.
Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous en vous même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
 Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
 Que le jour recommence et que le jour finisse,
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
 Sans que de tout le jour je puisse voir Titus!
 Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus!
 L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
 Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
 Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
 J'espère que bientôt la triste Renommée
 Vous fera confesser que vous étiez aimée.
 Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BÉRÉNICE

Ah! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
 Je ne vous parle point d'un heureux hyménée:
 Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
 Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez?

TITUS

Hélas! vous pouvez tout, Madame. Demeurez:
 Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse:
 Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
 Et sans cesse veiller à retenir mes pas
 Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
 Que dis-je? En ce moment mon cœur, hors de lui-même,
 S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur, hé bien! qu'en peut-il arriver?
 Voyez-vous les Romains prêts à se soulever?

TITUS

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?
 S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure
 Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
 S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs lois,
 À quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
 Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
 Que n'oseront-ils point alors me demander?
 Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS

Je les compte pour rien? Ah ciel! quelle injustice!

BÉRÉNICE

Quoi? pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger?
Rome a ses droits, Seigneur. N'avez-vous pas les vôtres?
Dites, parlez.

TITUS

Hélas! Que vous me déchirez!

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez!

TITUS

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits:
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.
L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête;
D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête;
L'autre, avec des yeux secs et presque indifférents,
Voit mourir ses deux fils par son ordre expirants.²
Malheureux! mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité?

BÉRÉNICE

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.

2 Allusions à l'histoire de Rome et aux personnages de Marcus Attilius Regulus, Titus Manlius Torquatus et Lucius Junius Brutus.

Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui? moi? j'aurais voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures.
Non, si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que mourir la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacé;
Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser;
Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin)

(15. 1. 1622 Paris – 17. 2. 1673 Paris)

Issu de la bourgeoisie aisée, Jean-Baptiste Poquelin reçut une éducation soignée chez les jésuites du collège de Clermont à Paris. Il étudia les mathématiques, la physique, il apprit la danse et l'escrime, comme le voulait le modèle de l'honnête homme, il lut Plaute, Térence et Lucrèce dans l'original; il obtint la licence de droit à Orléans. À l'âge de 21 ans, il se décide pour la carrière de comédien avec, semble-t-il, l'accord et le soutien de son père. Il prend le nom de Molière (pour ne pas déshonorer la famille), fonde avec Madeleine Béjart la troupe de l'*Illustre Théâtre*, composée de dix acteurs. La concurrence trop grande des troupes parisiennes déjà constituées (Hôtel de Bourgogne et Théâtre du Marais) mène l'entreprise à la ruine, Molière est plusieurs fois emprisonné pour dettes. La troupe quitte Paris, s'associe à celle de du Fresne (1645–1650) qui est le protégé du duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne. La troupe joue dans les villes du sud de la France – Toulouse, Albi, Narbonne, Carcassonne. Après le départ du duc protecteur et de du Fresne, Molière prend la direction de la troupe et fait de Lyon son lieu d'attache tout en continuant ses tournées dans le Midi (1650–1658) où il profite de ses bonnes relations avec le prince de Conti, son ancien condisciple et nouvellement président des États du Languedoc. La troupe reçoit la pension du prince (1653–1657) jusqu'à sa conversion au jansénisme. En 1658, la troupe s'installe à Rouen pour préparer son retour à Paris qui se réalise en octobre, au Louvre, devant le roi, la cour et les comédiens rivaux de l'Hôtel de Bourgogne.

L'expérience de la province et la pratique du théâtre sont les éléments indissociables de l'art de Molière. Tout en étant tenté par la tragédie, Molière comprend que le public est plus sensible à son art de comédiographe: le retour à Paris est placé, justement, sous le signe de l'accueil mitigé réservé à la tragédie *Nicomède* (de Corneille) que la troupe joue, alors que le succès de la représentation est sauvé par la farce *Le Docteur amoureux*. De même le sérieux introduit dans la comédie héroïque de Molière *Don Garcie de Navarre* (1661) empêche le succès espéré. En faveur auprès du roi (pension royale, commandes des spectacles), jouant au Palais-Bourbon, puis au Palais-Royal, Molière devient un des animateurs de la vie théâtrale en composant et réalisant, à la cour et en ville, farces, comédies, comédies-ballets (avec Lulli).

Si le mariage, en 1662, avec Armande Béjart (la sœur de Madeleine), de vingt ans sa cadette, est une des causes de ses déboires privés, la représentation de *Tartuffe* (1664), aussitôt interdit, suscite les réactions de la Compagnie du Saint-Sacrement qui fragilise, pour un temps, sa position publique. Le travail intense épuise moins que la maladie qui emportera Molière à la quatrième représentation du *Malade Imaginaire*.

Molière excelle dans les différents types du comique. Il affine la farce avec *L'Amour médecin* (1665), *Le Médecin malgré lui* (1666), *Georges Dandin* (1668), *Les Fourberies de Scapin* (1671), *Le Malade Imaginaire* (1673). Il compose des comédies-ballets dont la plus célèbre est *Le Bourgeois gentilhomme* (1670). Ses grandes comédies de mœurs conjuguent le don de l'observation des caractères humains avec la sensibilité sociale. Même là où il reprend la matière antique des plus traditionnelles, comme dans le cas de *L'Avare* (1668; d'après l'*Aulularia* de Plaute), Molière creuse la psychologie de ses figures comiques pour les grandir en personnages. Le rire côtoie le sublime de la solitude acceptée dans *Le Misanthrope* (1666), frôle la grandeur tragique dans *Dom Juan* (1665), taille dans le mal social dans *Le Tartuffe* (1664, 1667, 1669; remaniements

forcés). La critique, par le rire, se fait souvent au nom de la modération, du juste milieu de la nature des choses et des rapports humains. C'est le message classique de *L'École des Femmes* (1662) et des *Femmes savantes* (1672).

L'École des femmes (1663)

Pour sa pièce, Molière a trouvé matière dans la nouvelle de l'Espagnol María de Zayas y Sotomayor *El prevenido engañado* (1637), traduite et adaptée par Paul Scarron (1655) et par Antoine Le Métel d'Ouille (1656) sous le titre « La précaution inutile » dans les deux cas. La comédie de Molière exploite une situation qui frôle le pathétique: Arnolphe, amoureux de sa pupille Agnès, rêve de l'éduquer à son image et selon ses désirs, alors qu'elle découvre les limites de sa prison où le vieillard tente de l'enfermer et d'où elle s'échappe, grâce à l'amour que lui inspire Horace.

Acte V, scène 4

AGNÈS

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs
Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE

Ah! C'est que vous l'aimez, traîtresse.

AGNÈS

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNÈS

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas?

ARNOLPHE

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS

Hélas!

Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause,
Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE

Mais il fallait chasser cet amoureux désir.

AGNÈS

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE

Et ne saviez-vous pas que c'était me déplaire?

AGNÈS

Moi? point du tout: quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui.

Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNÈS

Vous?

ARNOLPHE

Oui.

AGNÈS

Hélas! non.

ARNOLPHE

Comment non?

AGNÈS

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE

Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente?

AGNÈS

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer:

Que ne vous êtes-vous comme lui fait aimer?

Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous,

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!

Peste! une précieuse en dirait-elle plus?

Ah! je l'ai mal connue, ou, ma foi, là-dessus

Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps

Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS

Non, il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,

Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,

Et m'avez fait en tout instruire joliment!

Croit-on que je ne me flatte, et qu'enfin dans ma tête

Je ne juge pas bien que je suis une bête?

Moi-même j'en ai honte, et, dans l'âge où je suis,

Je ne veux plus passer pour sottie, si je puis...

ARNOLPHE

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade

Ma main de ce discours ne venge la bravade.

J'enrage quand je vois sa piquante froideur,

Et quelques coups de poing satisferaient mon cœur.

AGNÈS

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE

Ce mot, et ce regard, désarme ma colère,

Et produit un retour de tendresse de cœur

Qui de son action m'efface la noirceur.

Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses

Les hommes soient sujets à de telles faiblesses!

Tout le monde connaît leur imperfection:

Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;

Leur esprit est méchant, et leur âme fragile;

Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,

Rien de plus infidèle; et, malgré tout cela,

Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

Hé bien! faisons la paix; va, petite traîtresse,

Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse.

Considère par là l'amour que j'ai pour toi,

Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS

Du meilleur de mon cœur je voudrais vous complaire.

Que me coûterait-il, si je le pouvais faire?

ARNOLPHE

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.

(Il soupire.)

Écoute seulement ce soupir amoureux;
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste:
Tu le seras toujours, va, je te le proteste...
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire.
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.

(À part.)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller?

(Haut.)

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égalier.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Veux-tu me voir pleurer? veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux.
Je suis tout prêt, à te prouver ma flamme.

AGNÈS:

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme.
Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous.

ARNOLPHE

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout,
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

Jean de La Fontaine

(8. 7. 1621 Château-Thierry – 13. 4. 1695 Paris)

Originaire de la bourgeoisie provinciale, Jean de La Fontaine respectera la tradition en prenant, en 1652, la charge de maître des eaux et des forêts, celle de son père et de son grand-père. Il reviendra souvent à Château-Thierry, en Champagne, où il a passé une grande partie de sa jeunesse.

L' épicurisme attribué à La Fontaine fait oublier un aspect important de sa personnalité sa vocation religieuse. En 1641, il se fait oratorien, mais il quitte l'ordre un an plus tard. Pourtant, après sa mort, en 1695, on trouve sur lui, en procédant à la toilette mortuaire, un cilice. Au collège de Château-Thierry, il apprend le latin et peut-être le grec. Après une brève carrière ecclésiastique, il étudie le droit et reçoit le titre d'avocat au Parlement. Plus tard, stimulé par le cercle littéraire des *Chevaliers de la Table Ronde* (Maucroix, Pellison, Furetière, Tallemant des Réaux) où il entre en 1656, il se consacrera à la lecture de Rabelais, Marot, Boccace, Horace, Virgile, Ovide.

Il se marie à 26 ans avec une nièce éloignée de Jean Racine, Marie Héricart, âgée de 14 ans. L'union ne sera pas heureuse, malgré la culture et l'esprit brillant de Mme de La Fontaine, grande amatrice des romans. La Fontaine sera le père indifférent de son fils (1653).

Malgré sa première œuvre publiée – une adaptation en vers de *L'Eunuque* de Térence (1654), La Fontaine reste un provincial inconnu jusqu'à son installation à Paris, en 1658. Les années 1658–1661 seront placées sous la protection du surintendant Fouquet pour qui il compose, en poète courtisan, plusieurs œuvres: *Adonis* (1658), *Le Songe de Vaux* (1658) – une description en prose et en vers du château de son protecteur. Grâce à Fouquet, La Fontaine connaît Mme de Sévigné, Molière, Racine. Il ne reniera pas Fouquet même après la disgrâce et l'emprisonnement de ce dernier, il tentera même d'intercéder en sa faveur. Toute sa vie, il ressentira les dilemmes que pose la recherche de la sécurité dont il aura besoin pour créer.

Entre 1664 et 1672, La Fontaine devient l'habitué du Palais du Luxembourg, en qualité de gentilhomme servant de Madame, duchesse douairière d'Orléans. Sa protection lui facilite l'entrée dans les salons les plus brillants: ceux de Mme de La Fayette, chez qui il rencontre La Rochefoucauld, Mme de Sévigné, Mme de La Sablière dont il se rapproche. Il se fera connaître surtout par ses *Contes* et *Fables*. Mais son activité littéraire sera très variée: poème janséniste *La Captivité de Saint Malc* (1673), livret d'opéra pour Lulli *Daphné* (1674), poème didactique *Quinquina* (1682), poésie dramatique *Astrée* (1691). En 1684, il entre à l'Académie Française. Après la conversion de Mme de La Sablière au jansénisme, en 1678, La Fontaine est obligé de chercher d'autres protecteurs, souvent au détriment de sa dignité d'homme âgé. Peu avant sa mort, il trouve refuge chez M. et Mme d'Hervart.

Œuvres

Fables – 3 recueils, 12 livres (1668–1693)

Contes et Nouvelles en vers (1665–1674)

Les Amours de Psyché et de Cupidon – prose et vers (1669)

Poésie galante et élégiaque: *Adonis*, *Élégies à Clymène*, *Psyché*

Poésie religieuse: *La Captivité de Saint Malc*

Poésie dramatique: *L'Eunuque* (comédie), *Rieurs du Beau-Richard* (farce-ballet), *Achille* (tragédie inachevée), *Daphné*, *Galatée*, *Astrée* (livrets d'opéra)

Fables

Le corbeau et le renard

La Fontaine s'inspire d'Ésope et de Phèdre que Sacy traduit en français en 1647. L'art du fabuliste français consiste dans la concision et l'économie des moyens d'expression.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ce bois.
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit: Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.
Livre I, 2, 1668

La Mort et le Malheureux

Cette fable philosophique, d'apparence anodine, fait allusion à la critique que le stoïcien Sénèque adresse à l'épicurien Mécène. À travers les auteurs latins, La Fontaine mène sa propre polémique contre l'augustinisme et sa spiritualité pessimiste.

Un malheureux appelait tous les jours
La mort à son secours.
« Ô mort, lui disait-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle. »
La mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

« Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
 Qu'il est hideux! que sa rencontre
 Me cause d'horreur et d'effroi!
 N'approche pas, ô mort; ô mort, retire-toi. »

Mécénas fut un galant homme:
 Il a dit quelque part: « Qu'on me rende impotent,
 Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
 Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
 Ne viens jamais, ô mort, on t'en dit tout autant.
Livre I, 15, 1668

La jeune Veuve

Comme Molière dans ses comédies, La Fontaine évoque la morale de *l'aurea mediocritas*, celle du juste milieu qui évite les extrêmes et respecte la nature humaine.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
 Le Temps ramène les plaisirs.
 Entre la veuve d'une année
 Et la veuve d'une journée
 La différence est grande: on ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne.
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
 C'est toujours même note et pareil entretien:
 On dit qu'on est inconsolable;
 On le dit, mais il n'en est rien,
 Comme on verra par cette fable,
 Ou plutôt par la vérité.
 L'époux d'une jeune beauté
 Partait pour l'autre monde. À ses côtés sa femme
 Lui criait: « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
 Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
 Le mari fait seul le voyage.
 La belle avait un père, homme prudent et sage:
 Il laissa le torrent couler.
 À la fin, pour la consoler:
 « Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:

Qu'à besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. – Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri:
Mais, comme il ne parlait de rien à notre belle:
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

Livre VI, 21, 1668

La Matrone d'Éphèse

En réalité, ce récit n'est pas une fable, mais un conte licencieux que La Fontaine a puisé dans le *Satyricon* de Pétrone qui, lui, s'est inspiré d'un des *Contes milésiens* d'Aristide de Milet, auteur grec du 2^e siècle av. J.C., traduit en latin par Sisenna. L'humour et la frivolité s'allient à la morale épicurienne.

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
« Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits? »

Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
 Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.
 Dans Éphèse il fut autrefois
 Une dame en sagesse et vertus sans égale
 Et selon la commune voix
 Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
 Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté:
 On l'allait voir par sa rareté;
 C'était l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
 Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron;
 Chaque époux la prônait à sa femme chérie
 D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
 Antique et célèbre maison.
 Son mari l'aimait d'amour folle.
 Il mourut. De dire comment,
 Ce serait un détail frivole
 Il mourut, et son testament
 N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
 Si les biens réparaient la perte d'un mari
 Amoureux autant que chéri.
 Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
 Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
 Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme;
 Celle-ci faisait un vacarme,
 Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;
 Bien qu'on sache qu'en ces malheurs
 De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte,
 Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
 Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
 Pourraient pécher par leur excès:
 Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
 Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
 Que son époux avait perdue,
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié:
 (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)

Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avait été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimaient, et cette passion
Était crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquait seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer aurait été le plus court et le mieux;
Mais la dame voulait pâître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermait la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère:
C'était là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit d'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisait sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence:
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
Un soldat bien récompensé

Le gardait avec vigilance.
 Il était dit par ordonnance
 Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
 L'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi,
 Remplirait aussitôt sa place.
 C'était trop de sévérité:
 Mais la publique utilité
 Défendait que l'on fit au garde aucune grâce.

Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
 Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
 Curieux, il y court, entend de loin la dame
 Remplissant l'air de ses clameurs.
 Il entre, est étonné, demande à cette femme
 Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
 Pourquoi cette triste musique,
 Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
 Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
 Toutes ces demandes frivoles.
 Le mort pour elle y répondit:
 Cet objet, sans autres paroles,
 Disait assez par quel malheur
 La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
 « Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
 De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
 Encor que le soldat fût mauvais orateur,
 Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
 La dame cette fois eut de l'attention;
 Et déjà l'autre passion
 Se trouvait un peu ralentie:
 Le temps avait agi. « Si la foi du serment,
 Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
 Voyez-moi manger seulement
 Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
 Ne déplut pas aux deux femelles.
 Conclusion, qu'il obtint d'elles
 Une permission d'apporter son soupé:
 Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
 De renoncer dès lors à la cruelle envie
 De tenir au mort compagnie.

« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame; il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons,
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
 Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
 Je disais: Hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »

À ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avait sous ses pleurs de l'éclat;
 Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs et la pitié,
 Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes,
 En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
 La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait;
 Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer:
 Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avant tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
 D'enlever le dépôt commis aux soins du garde:
 Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
 Mais en vain: la chose était faite.
 Il revient au tombeau conter son embarras,
 Ne sachant où trouver retraite.
 L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
 « L'on vous a pris votre pendu?
 Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?
 Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
 Mettons notre mort en la place.
 Les passants n'y connaîtront rien. »
 La dame y consentit. O volages femelles!
 La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
 Il en est qui ne le sont pas:
 S'il en était d'assez fidèles,
 Elles auraient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
 Ne vous vantez de rien. Si votre intention
 Est de résister aux amorces,
 La nôtre est bonne aussi: mais l'exécution
 Nous trompe également; témoin cette matrone.
 Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
 Ce n'était pas un fait tellement merveilleux,
 Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
 Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
 Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé:
 Car de mettre au patibulaire
 Le corps d'un mari tant aimé,
 Ce n'était pas peut-être une si grande affaire;
 Cela lui sauvait l'autre: et tout considéré,
 Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.
Livre XII, 26, 1694

Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de La Fayette

(18. 3. 1634 Paris – 15. 5. 1693 Paris)

La future comtesse de La Fayette est issue d'une famille de petite noblesse, cultivée, riche et bénéficiant de puissantes protections. Elle reçoit une éducation soignée, à la fois littéraire et mondaine: élève du grammairien Ménage, elle fréquente le salon de Mme de Rambouillet. À seize ans, elle est nommée mademoiselle d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Mariée, en 1655, au comte de La Fayette, un veuf bien plus âgé qu'elle, elle ne l'accompagne que rarement sur ses terres en Auvergne. Dès 1659, elle se fixe définitivement à Paris où elle tiendra un salon littéraire renommé, rue de Vaugirard. Elle est liée avec Madame, la propre sœur du roi, avec Mme de Sévigné, sa parente, avec Jean de Segrais, La Rochefoucauld, Ménage. Elle jouera également un rôle diplomatique entre la France et la Savoie. Elle passera à la postérité comme auteur du roman *La Princesse de Clèves* (1678), considéré comme le type même du classicisme.

L'œuvre de Mme de La Fayette montre la continuité entre le roman classique émergent et le roman précieux de la période précédente. En 1662, Mme de La Fayette publie, sous le nom de Jean de Segrais, une nouvelle, *La Princesse de Montpensier*, en 1669 et 1671, sous le même nom, un roman héroïque hispano-mauresque, *Zaïde*, précédé d'un *Traité de l'Origine des Romans* par l'érudit **Pierre Daniel Huet** (1630–1721). L'intrigue amoureuse du roman précieux-héroïque en est toujours la base. Toutefois l'action romanesque tend à la réduction et à la simplification. C'est dans cette lignée qu'il faut envisager *La Princesse de Clèves* (1678): l'intrigue est simplifiée et concentrée en une seule action. D'amoureuse elle devient psychologique. L'aventure sentimentale importe moins que l'analyse des sentiments et des mobiles qui poussent les personnages à agir. L'histoire n'est plus placée dans un ailleurs romanesque, mais dans un décor historique réel, décrit avec toute la précision dont le 17^e siècle était capable. Les conseils de Ménage, de Jean de Segrais et de La Rochefoucauld ont sans doute contribué à la perfection de l'écriture de Mme de La Fayette, à tel point que *La Princesse de Clèves*, parue sans nom d'auteur, a suscité quelques doutes, levés depuis.

Mme de La Fayette est aussi l'auteur de *Mémoires de la Cour de France pour 1688 et 1689*, *Histoire de Madame* et une nouvelle posthume *La Comtesse de Tende*.

La princesse de Clèves (1678)

Le portrait dérobé

La mise en scène de l'analyse psychologique relève d'une dramaturgie intériorisée qui porte les traits de la culture précieuse des salons mondains et de la théâtralité assagie par l'esthétique du classicisme. Le contraste entre le drame vécu par les personnages et le ton calme de la narration reproduit la tension entre les apparences externes du comportement mondain et le for intérieur. Quelle maîtrise de la perspective narrative!

La reine Dauphine faisait faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la cour, pour les envoyer à la reine sa mère. Le jour qu'on achevait celui de M^{me} de Clèves, M^{me} la Dauphine vint passer l'après-dînée chez elle. M. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver: il ne laissait échapper aucune occasion de voir M^{me} de Clèves, sans laisser croire néanmoins qu'il les cherchât. Elle était si belle ce jour-là qu'il en serait devenu amoureux,

quand il ne l'aurait pas été: il n'osait pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignait, et il craignait de laisser trop voir le plaisir qu'il avait à la regarder.

M^{me} la Dauphine demanda à M. de Clèves un petit portrait qu'il avait de sa femme, pour le voir auprès de celui qu'on achevait; tout le monde dit son sentiment de l'un et l'autre, et M^{me} de Clèves ordonna au peintre de raccommoder quelque chose à la coiffure de celui qu'on venait d'apporter. Le peintre, pour lui obéir, ôta le portrait de la boîte où il était, et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avait longtemps que M. de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de M^{me} de Clèves. Lorsqu'il vit celui-ci, qui était à M. de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

M^{me} la Dauphine était assise sur le lit et parlait bas à M^{me} de Clèves, qui était debout devant elle. M^{me} de Clèves aperçut par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, M. de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur la table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée que M^{me} la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas et lui demanda ce qu'elle regardait. M. de Nemours se tourna à ces paroles; il rencontra les yeux de M^{me} de Clèves, qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

M^{me} de Clèves n'était pas peu embarrassée: la raison voulait qu'elle demandât son portrait; mais en le demandant publiquement c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle, et, en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. M. de Nemours, qui remarquait son embarras, et qui en devinait quasi la cause, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas: « Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage »; et il se retira après ces paroles et n'attendit point la réponse.

M^{me} la Dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les dames, et M. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de M^{me} de Clèves. Il sentait tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable; il aimait la plus aimable personne de la cour; il s'en faisait aimer malgré elle et il voyait dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha ce portrait avec beaucoup de soin; comme on trouvait la boîte où il devait être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé et l'on crut qu'il était tombé par hasard. M. de Clèves était affligé de cette perte, et, après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisait croire qu'il ne le pensait pas, qu'elle avait sans doute quelque amant caché, à qui elle avait donné ce portrait, ou qui l'avait dérobé, et qu'un autre qu'un amant ne se serait pas contenté de la peinture sans la boîte.

Gabriel-Joseph de Lavergne, comte de Guilleragues

(14. 12. 1628 Bordeaux – 4. 3. 1685 Constantinople)

Il conjugua une carrière magistrat et de diplomate à celle d'homme de lettres. La première prolonge la tradition familiale. De Bordeaux, où il est Premier Président de la Cour des Aides, il monte, en 1666, à Paris où il se lie avec la meilleure société de la ville et de la cour (Racine, Boileau) et où il obtient la charge de gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Il doit à la faveur royale sa nomination au poste d'ambassadeur de France à Constantinople où il séjourne jusqu'à sa mort (1678–1685).

Les *Lettres portugaises traduites en français* (1669) sont une mystification littéraire: publiées comme témoignage anonyme, elles auraient été écrites par une franciscaine de Béjà, Mariana da Costa Alcoforado, et adressées au comte de Charmilly, un officier qui avait séjourné au Portugal au moment du soutien militaire que la France apporta aux Portugais insurgés contre le roi d'Espagne (1663–1668). Les circonstances historiques ont contribué à la véracité de la fiction. Guilleragues n'en aurait été que le traducteur. Les *Lettres portugaises*, au nombre de cinq, suivent le mouvement d'une pièce dramatique. Profitant de la faveur dont jouit le genre épistolaire, perçu comme l'expression des sentiments personnels, authentiques, les *Lettres* forment une série de monologues intérieurs qui retracent l'histoire d'une passion et les mouvements d'une âme tourmentée. L'analyse psychologique y est située dans la contemporanéité de l'époque de l'écriture. De ce point de vue, le roman épistolaire de Guilleragues représente l'œuvre la plus moderne du 17^e siècle. Avec *La Princesse de Clèves* il fonde la tradition du roman psychologique français. La transformation de la lettre galante, référence culturelle dominante du 17^e siècle, est frappante (voir Vincent Voiture in Kyloušek, Petr. *Renaissance et baroque. Textes choisis*. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 134).

Troisième lettre

Je ne sais pas pourquoi je vous écris, je vois bien que vous aurez seulement pitié de moi, et je ne veux point de votre pitié; j'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié: j'ai perdu ma réputation, je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays, contre les religieuses, et à votre ingratitude, qui me paraît le plus grand de tous les malheurs: cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables, que je voudrais du meilleur de mon cœur avoir couru pour l'amour de vous les plus grands dangers, et que j'ai un plaisir funeste d'avoir hasardé ma vie et mon honneur; tous ce que j'ai de plus précieux ne devait-il pas être à votre disposition? Et ne dois-je pas être bien aise de l'avoir employé comme j'ai fait: il me semble même que je ne suis guère contente ni de mes douleurs ni de l'excès de mon amour, quoique je ne puisse, hélas! me flatter assez pour être contente de vous; je vis, infidèle que je suis, et je fais autant de choses pour conserver ma vie que pour la perdre. Ah! j'en meurs de honte: mon désespoir n'est donc que dans mes lettres? Si je vous aimais autant que je vous l'ai dit mille fois, ne serais-je pas morte, il y a longtemps? Je vous ai trompé, c'est à vous à vous plaindre de moi: hélas! pourquoi ne vous en plaignez-vous pas? Je vous ai vu partir, je ne puis espérer de vous voir jamais de retour, et je

respire cependant: je vous ai trahi, je vous en demande pardon: mais ne me l'accordez pas: traitez-moi sévèrement. Ne trouvez point que mes sentiments soient assez violents; soyez plus difficile à contenter. Mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous; et je vous conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la faiblesse de mon sexe, et que je finisse toutes mes irrésolutions par un véritable désespoir; une fin tragique vous obligerait sans doute à penser souvent à moi, ma mémoire vous serait chère, et vous seriez, peut-être, sensiblement touché d'une mort extraordinaire; ne vaut-elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduite? Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu. Ah! je sens vivement la fausseté de ce sentiment, et je connais dans le moment que je vous écris que j'aime mieux être malheureuse en vous aimant que de ne vous avoir jamais vu; je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez-moi de me regretter tendrement, si je meurs de douleur, et qu'au moins la violence de ma Passion vous donne du dégoût et de l'éloignement pour toute chose; cette consolation me suffira, et s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrais bien ne vous laisser pas à une autre. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon désespoir, pour vous rendre plus aimable, et pour faire voir que vous avez donné la plus grande Passion du monde? Adieu encore une fois, je vous écris des lettres trop longues, je n'ai pas assez d'égard pour vous, je vous en demande pardon, et j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'était pas, comme vous savez, avant qu'elle vous aimât. Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis: cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur du désespoir que vous me causez, et je déteste la tranquillité, où j'ai vécu, avant que je vous connusse. Adieu, ma Passion augmente à chaque moment. Ah! que j'ai des choses à vous dire!

César Vichard, abbé de Saint-Réal

(9. 4. 1643 Chambéry – 19. 9. 1692 Chambéry)

Cadet d'une famille noble de Savoie, il doit chercher sa fortune dans la carrière ecclésiastique. Esprit indépendant, querelleur, de mœurs libres, il mène une vie d'agent politique entre la cour de France et celle de Turin. Il s'illustrera surtout par ses **nouvelles historiques** qui feront l'admiration de Stendhal. À côté des romans de Mme de Lafayette et de Guilleragues, elles constituent un autre aspect de la modernité de la prose de la période classique: *Don Carlos* (1672); *Histoire de la Conjuration des Espagnols contre la République de Venise* (1674).

Dom Carlos (1672)

La trame combine l'intrigue amoureuse et celle de la révolte filiale. Carlos, fils unique du roi d'Espagne Philippe II, est amoureux d'Élisabeth de France qui lui est d'abord destinée et qu'il aime, mais qui lui est brusquement refusée, car son père, devenu veuf, décide d'épouser celle qu'il avait d'abord destinée à son fils. Les deux amoureux vivent au milieu d'intrigues de la cour, épiés, exposés aux calomnies et à la jalousie de Philippe. Lorsque Carlos prête son appui aux rebelles des Pays-Bas, son père le met en prison avant de l'acculer au suicide. Ensuite il contraint Élisabeth à boire une potion mortelle.

Aux premières nouvelles de l'approche du Prince, des sentiments si opposés s'élevèrent dans l'âme de la Reine et l'agitèrent avec tant de violence qu'elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes, et ne revint que lorsque Dom Carlos était prêt à l'aborder. Après les premières civilités, ces deux illustres personnes, occupées à se considérer l'une l'autre cessèrent de parler; et le reste de la compagnie se taisant par respect, il se fit, durant quelque temps, un silence assez extraordinaire dans cette occasion. Dom Carlos n'était pas régulièrement bien fait: mais, outre qu'il avait le teint admirable, et la plus belle tête du monde, il avait les yeux si pleins de feu et d'esprit, et l'air si animé, qu'on ne pouvait pas dire qu'il fût désagréable. D'abord il fut ébloui de la beauté de la Reine; mais quand il considérait ce qu'il avait perdu en la perdant, son admiration se changeait en douleur, et prévoyant ce qu'elle lui ferait souffrir, il vint insensiblement à la regarder avec quelque sorte de frayeur. Cependant le duc de l'Infantade crut qu'elle attendait par civilité que Dom Carlos voulût partir, et que le Prince attendait par respect qu'elle fit la même chose. Dans cette pensée il les avertit qu'il en était temps; et il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne pensait. Le Prince, ayant pris place dans le carrosse de la Reine, il ne leva point les yeux de dessus elle, pendant le chemin, et il eut toute la commodité qu'il pouvait souhaiter de la considérer, et de se perdre. La Reine le remarqua aussitôt. Un sentiment secret, dont elle ne fut point la maîtresse, lui fit trouver de la douceur à voir le ravissement de Dom Carlos. Cependant elle n'osait l'observer, et il ne regardait d'abord qu'en tremblant; mais enfin leurs yeux, après s'être évités quelque temps, lassés de se faire violence, s'étant rencontrés par hasard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fidèles interprètes que Dom Carlos dit à la Reine tout ce qu'il avait à lui dire. Il la prépara, par mille regards tristes et passionnés, à toute l'obstination et la gran-

deur de sa passion. Le cœur de ce Prince, chargé de son secret, et serré de la douleur de son infortune, ne put différer plus longtemps à se soulager; et comme il crut voir dans l'air interdit et embarrassé de la Reine qu'elle l'entendait, il en eut une joie si sensible qu'il en oublia, pour quelques moments, le bonheur de son père, et ses propres malheurs. Cette satisfaction lui donna une liberté d'esprit qu'il n'espérait pas d'avoir au premier abord du Roi et de la Reine; mais cette Princesse était entrée dans une rêverie si profonde, durant le chemin, que la présence de son mari ne l'en put retirer. Comme on fut arrivé à la Cour, et que le Roi l'eut reçue à la descente du carrosse, après les premières cérémonies, ordinaires dans ces rencontres, elle se mit à le regarder fixement, sans songer à ce qu'elle faisait, comme si elle eût observé s'il remarquait le trouble où elle était. Ce Prince, bien éloigné de se défier du véritable sujet de son inquiétude, lui demanda avec assez de chagrin si elle regardait qu'il avait déjà des cheveux blancs. Ces paroles furent prises à mauvais augure par ceux qui étaient présents, et l'on jugea dès lors que l'union de deux personnes si différentes ne serait pas heureuse.

(...)

Le peuple, près de qui c'est assez d'être malheureux pour être justifié, témoignait tous les jours plus de passion pour l'élargissement du Prince: le Roi, qui craignait quelque sédition, n'osait plus s'absenter de Madrid. Il jugea, après une mûre délibération, qu'il n'y aurait jamais de sûreté pour lui, ni pour ses ministres, à mettre le Prince en liberté; et qu'il ne pouvait éviter tout ce qu'il avait sujet d'en craindre qu'en le faisant mourir. Durant quelque temps, on mêla dans tout ce qu'il prenait un poison lent qui devait bientôt lui causer une langueur mortelle. On en répandit sur ses habits, sur son linge, et généralement sur tout ce qu'il pouvait toucher. Mais soit que la jeunesse et sa bonne constitution fussent plus fortes que le venin, ou que les personnes qui prenaient intérêt en sa vie, l'obligeassent d'user de préservatifs, cette voie ne réussit pas. Il fallut s'expliquer plus clairement; et le malheureux Prince apprit qu'il pouvait choisir le genre de sa mort. Il reçut cette étrange nouvelle avec l'indifférence d'un homme qui aimait quelque chose plus que la vie, et qui craignait la même destinée pour la personne qu'il aimait. Quoi que les historiens d'Espagne aient dit des emportements et des faiblesses de ce Prince, pour noircir sa mémoire, et justifier son père, il est certain qu'il ne lui sortit qu'une seule chose de la bouche qui pût passer pour plainte. Ce fut que la Reine ayant, à force d'argent, trouvé le moyen de lui faire commander de sa part qu'il demandât à voir le Roi, comme un garde lui vint dire que son père venait, « dites mon Roi, répondit-il, et non pas mon père ». La soumission qu'il avait pour les ordres de la Reine, le fit résoudre à se mettre à genoux devant le Roi, et à lui dire qu'il le priait de considérer que c'était son sang qu'il allait répandre. Le Roi lui répondit froidement que, quand il avait de mauvais sang, il donnait son bras au chirurgien pour le tirer. Dom Carlos, au désespoir d'avoir fait une bassesse sans fruit, se leva brusquement à ces mots, et demanda à ses gardes si le bain où il devait mourir était prêt. Le Roi, soit pour repaître ses yeux plus longtemps à ce spectacle barbare, ou peut-être qu'il en fût ébranlé et qu'il cherchât

à se rendre, lui demanda s'il n'avait que cela à lui dire. Le Prince, qui eût voulu racheter ce qu'il venait de faire au prix de mille autres vies, voyant bien qu'il n'y avait plus rien à ménager, ni pour lui ni pour la Reine, ne put s'empêcher de répondre pour la dernière fois avec toute sa fierté naturelle. « Si des personnes, lui dit-il, pour qui ma complaisance ne doit finir qu'avec mes jours, ne m'avaient pas obligé à vous voir, je n'aurais pas fait la lâcheté de vous demander grâce, et je serais mort plus glorieusement que vous ne vivez. » Le Roi se retira après cette réponse, sans témoigner aucune émotion. Dom Carlos se mit au bain, et s'étant fait ouvrir les veines des bras et des jambes, il commanda que tout le monde sortît. Puis, prenant en sa main un portrait de la Reine en miniature, qu'il portait toujours pendu au col, et qui avait été la première occasion de son amour, il demeura les yeux attachés sur cette fatale peinture, jusqu'à ce que les frissons glacés du trépas le surprissent dans cette contemplation, et que son âme étant déjà sortie à demi avec son sang et ses esprits, il perdit insensiblement la vue, et puis la vie.

(...)

Pendant le temps que le Roi tint la mort de Dom Carlos secrète, il résolut d'en faire donner la nouvelle à la Reine dans le temps qu'elle accoucherait. Il espérait qu'une douleur d'esprit si sensible, jointe à celle du corps dans cet état, achèverait de le venger. Mais il connut bientôt qu'elle était mieux informée qu'il ne voulait. Comme elle ne pouvait pas ignorer que Dom Carlos n'eût été sacrifié à la jalousie de son père, elle ne se contraignit point pour cacher le ressentiment qu'elle en avait. Sa juste colère jeta son mari dans de nouvelles inquiétudes. Il crut qu'il avait tout à craindre de son esprit et de son courage, mais plus encore de la considération extraordinaire que la Cour de France avait pour elle et de l'étroite correspondance qu'elle entretenait avec la Reine sa mère. Peu de mois après la mort du Prince, la duchesse d'Albe, qui avait une des premières charges de la Maison de la Reine, entra un matin dans sa chambre avec une médecine à la main. La Reine lui dit qu'elle se portait bien et qu'elle ne la prendrait pas. Mais la duchesse voulant l'y obliger, le Roi qui n'était pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord il blâma la duchesse de son opiniâtreté; mais cette femme lui ayant représenté que les médecins jugeaient ce remède nécessaire pour faire accoucher la Reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la Reine que, puisque ce médicament était de si grande importance, il fallait nécessairement qu'elle le prît. « Puisque vous le voulez, lui répondit-elle, je le veux bien. » Il sortit aussitôt de la chambre, et revint quelque temps après, habillé en grand deuil, pour savoir comment elle se trouvait, mais, soit qu'il y eut quelque méprise dans la composition du remède, soit que l'émotion extraordinaire où la Reine était et la violence qu'elle se fit pour le prendre donnassent à ce breuvage une malignité qu'il n'avait pas, elle expira le même jour parmi de violentes douleurs et après de grands vomissements. Son enfant fut trouvé mort, et le crâne presque tout brûlé. Elle était au commencement de sa vingt-quatrième année, de même que Dom Carlos, et dans la plus grande perfection de sa beauté.

Jean Regnault de Segrais

(22.8. 1624 Caen – 25.3. 1701 Caen)

Parent éloigné de Malherbe, ami de Scarron, académicien, il fut aussi le précieux conseiller littéraire de Mme de Lafayette. Il écrivit des poésies bucoliques et un gros roman historique *Bérénice* (1648). Son œuvre la plus appréciée, aujourd'hui, sont *Les Nouvelles françaises ou Les Divertissements de la princesse Aurélie* (1656) où il renoue, comme La Fontaine, avec les conteurs du 16^e siècle français, tout en complétant cette lignée par son apport original: ancrage historique réaliste, analyse psychologique, recherche de la simplicité et de la concision dans la narration.

Nouvelles françaises (1656)

Eugénie ou la force du destin

Aremberg, un jeune prince allemand, entre dans une église pour assister au mariage de son ami, le comte d'Almont. Il tombe amoureux de la jeune mariée. Pour l'approcher, il se déguise en femme et, sous le nom d'Eugénie, entre au service de la Dame qui le(la) prend pour confident(e) et lui confie la lettre adressée au chevalier de Florençal qu'elle aime. Aremberg déchire la lettre, mais le comte d'Almont la trouve et la recompose. Il se rend au rendez-vous, mentionné dans la lettre, pour se venger. Or, pris pour Florençal, il est attaqué par Aremberg et tué en duel. La comtesse, il est vrai, pleure son mari, mais finit par se consoler en épousant Florençal, alors que Aremberg, accablé de remords se fait moine. Comme dans les nouvelles de Boccace et celles de Marguerite de Navarre, la nouvelle est commentée par l'auditoire.

Il avait toujours été dans cette église; mais Aremberg ne le vit point, soit qu'il n'eût eu des yeux que pour le premier objet qui l'avait frappé ou qu'Almont ne se tint pas si proche de sa maîtresse, comme ceux qui sont sur le point d'être mariés ne continuent pas si âprement leur galanterie. L'étranger était combattu des plus violents sentiments qu'on puisse imaginer. Tantôt, connaissant l'outrage qu'il faisait insensiblement à son ami, il voulait s'en aller. Tantôt, craignant de manquer à l'amitié qu'il lui avait jurée, il voulait lui aller témoigner la part qu'il devait prendre à sa félicité. Et quelquefois, pour sa considération particulière, il voulait s'arracher par violence d'un lieu dont un secret pressentiment l'avertissait sans cesse de se retirer. Mais il n'avait encore rien aimé et le précipice était si glissant qu'il ne faut pas trouver étrange s'il s'y laissait tomber.

Tant que cette compagnie fut dans l'église, il n'en voulut point repartir. Remarquant exactement tout ce qui se passait en cette cérémonie, il vit que cette belle personne s'approcha de l'autel avec une modestie qui, mêlant un peu de rouge à la blancheur de son teint, semblait en relever l'éclat et, de cette manière, aiguïser encore les traits qui lui perçaient le cœur. Mais, quoiqu'il n'osât concevoir aucune pensée au désavantage de son ami, s'avancant au travers de la foule, il voulut observer, plus attentivement qu'il n'avait encore fait jusques alors, de quelle manière elle prononcerait ce oui qui devait être si fatal à son repos. Il souhaitait quelquefois que ce fût avec une gaieté qui, faisant mourir tout à fait ses espérances, étouffât son amour et aidât à son amitié chancelante malgré toute la raison qui

s'efforçait de la soutenir. Mais il ne pouvait aussi quelquefois s'empêcher de sentir naître quelque consolation en son âme, lorsque, attribuant à quelque tristesse son extrême modestie, il croyait que sa foi peut-être s'engageait sans que son cœur y fit de réflexion.

L'espoir est si charmant qu'on ne peut s'en défendre. Sans que cet étranger souhaitât avoir de l'espérance et sans qu'il eût aucun sujet d'en concevoir de la modeste retenue d'un objet aussi vertueux que charmant, il se laissait flatter à des opinions bien injustes: il s'imaginait qu'Almont n'avait pas augmenté en grâce et que la comtesse sa femme (car déjà elle l'était devenue et le mot était prononcé) ayant tourné la vue vers un vénérable vieillard qui paraissait son père, semblait lui avoir reproché son obéissance par un sourire accompagné de quelque tristesse, quand la cérémonie voulut qu'elle lui demandât son consentement avant que de donner le sien.

Ainsi, après l'avoir suivie jusques au carrosse, mêlé dans toute la troupe, et après s'être tenu sous le portique du temple, tant que ce carrosse qui l'entraîna put être devant ses yeux, il se retira à son logis, aussi tourmenté que peut-être jamais personne l'ait été par une passion invincible.

Sous prétexte de sa lassitude, il se mit au lit, quoiqu'il ne fût pas encore midi. Mais il n'avait garde d'y trouver le repos qu'il cherchait. Il avait de l'honneur autant qu'homme du monde. Il aimait son ami comme lui-même. Mais il n'avait jamais rien vu de plus beau que cette femme et il se sentait tellement destiné pour l'aimer que, n'osant s'y résoudre et ne pouvant en même temps s'en empêcher, il faisait en lui-même les plus tristes plaintes que jamais la douleur ait fait faire à personne.

(...)

La conversation se poursuit un moment sur un autre sujet. Puis elle reprend sur le sujet de la nouvelle. « Je suis remplie de compassion pour le pauvre Aremberg », dit Grade.

— Et Florençal, dit la belle Fronténie, qui, après trois ou quatre ans d'une amitié si constante, si honnête et si désintéressée, se vit sur le point de mourir de douleur, vous fait-il moins de pitié?

— Celui-là a eu ce qu'il souhaitait et ce qu'il méritait bien, reprit Gralie, et je ne serais pas d'avis qu'on le lui ôtât pour le donner à son rival. Mais je vous avoue que je trouve tant de malheur dans l'autre que je ne puis m'empêcher de le plaindre.

— Je le plains comme vous, ajoute Aplanice. Car je vous confesse que, lisant les romans, je me range volontiers du parti des amants disgraciés. Mais enfin, soit malheur en celui-ci, soit quelque erreur condamnable, il aimait la femme de son meilleur ami et il le tua. Et je trouve qu'on a mis des dames aux Feuillantines qui n'avaient tué personne et qui n'avaient point fait galanterie avec les maris de leurs amies!

— Pour ce qui est de tuer son ami, dit Gralie, à la vérité, cela n'arrive point tous les jours. Mais, pour aimer sa femme, s'il fallait que tous ceux à qui ce malheur-là arrive et choisissent un couvent, Paris serait en danger de devenir un grand monastère!

— Cela n'empêche pas, dit Silérite, que ce manquement de foi ne soit contre les beaux sentiments. Et vous savez que, dans les romans, il ne faut pas faire, ni dire rien qui déroge. En effet, quoique je ne veuille pas me montrer la plus sévère de toutes envers Eugénie — pour qui je vous confesse que j'ai beaucoup d'inclination — je trouve que ce n'était pas en user bien honnêtement que de se laisser aller à la passion qu'il conçut pour la femme d'un homme qui lui avait sauvé la vie, encore moins d'entrer dans sa maison avec une intention pareille à la sienne...

— Quoiqu'il en soit, dit Gélonide, je serais contente si, plutôt que de se faire religieux, il s'allait faire tuer au siège de Cambrai qui fut, ce me semble, la même année et où il y eut assez d'Allemands tués pour faire croire qu'il fut du nombre.

— Et moi, ajouta Silérite, il me plairait tout à fait s'il était d'une autre nation. Car il me semble qu'un Allemand déguisé en fille est une chose bien extraordinaire!

Jean de La Bruyère

(17. 8. 1645 Paris – 10. 5. 1696 Versailles)

Les modestes origines bourgeoises liées à une vaste culture (latin, grec, allemand, droit) confèrent à cet avocat au Parlement de Paris et trésorier des finances de la généralité de Caen une position d'observateur indépendant de la haute société à laquelle il a accès, dès 1684, en tant que précepteur du duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé. Le préceptorat ne durera que deux ans, mais La Bruyère reste attaché à la maison des Condé en qualité de secrétaire. Témoin amusé, excellent psychologue, il rédige ses *Caractères* qui, publiés en 1688, font scandale, mais aussi suscitent l'intérêt du public qui sera friand des rééditions successives, augmentées. En 1693 La Bruyère entrera à l'Académie Française.

Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle se présentent, modestement, et en accord avec l'esthétique du classicisme, comme un complément et une imitation du philosophe grec. En réalité, l'entreprise de La Bruyère est originale par bien des aspects. Plus qu'avec Théophraste, La Bruyère renoue avec la tradition moraliste française (maximes) et l'esprit cultivé des salons mondains (portraits). Certaines de ses réflexions rappellent les essais de Montaigne, sans, toutefois, les longueurs de l'essayiste. Son écriture fragmentaire retrouve le goût de l'époque baroque, mais avec un style fait de phrases hachées, rapides qui annoncent Voltaire. La Bruyère sait attirer l'attention du lecteur et la conduire sans faute jusqu'à la pointe finale.

Dans les querelles littéraires de son temps, La Bruyère reste le partisan des Anciens contre les Modernes, mais sans dogmatisme: « *Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les Modernes.* » (Des Ouvrages de l'Esprit, 1); « *Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. – Je crois sur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres penseront après moi?* » (Des Ouvrages de l'Esprit, 69)

Les Caractères sont une œuvre composite – un mélange de maximes, réflexions, essais, portraits, scènes, dialogues regroupés en 16 chapitres qui suivent la logique d'une progression thématique: I. Des Ouvrages de l'Esprit, II. Du Mérite personnel, III. Des Femmes, IV. Du Cœur, V. De la Société et de la Conversation, VI. Des Biens de fortune, VII. De la Ville, VIII. De la Cour, IX. Des Grands, X. Du Souverain ou de la République, XI. De l'Homme, XII. Des Jugements, XIII. De la Mode, XIV. De quelques Usages, XV. De la Chaire, XVI. Des Esprits forts. Au centre de l'œuvre se trouvent donc les chapitres consacrés aux élites de la société, à la cour et au roi. La Bruyère porte sur celles-ci un regard critique, celui de l'homme de la ville, bourgeois, en anticipant ainsi l'esprit du 18^e siècle où la culture et la pensée ne se fera plus en syntonie avec la cour, mais contre la cour. La vision de La Bruyère en est une anticipation.

Les Caractères (1688–1693)

Acis

Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine enfin: vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid: que ne disiez-vous: « Il fait froid »? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter; dites: « Je vous trouve bon visage. » – « Mais répondez-vous, cela est bien uni et bien clair; et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant? »

Qu'importe, Acis? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phébus*; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement: une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout: il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre; je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille: « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit: peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

V. De la Société et de la Conversation

Arrias

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel: il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord: il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes: il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes; et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original: je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance ». Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »

V. De la Société et de la Conversation

L'injustice sociale

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver; ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse: de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux; je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

VI. Des Biens de fortune

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils

se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines: ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

XI. De l'Homme

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme: celui-là a un bon fond et n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance pas: je veux être peuple.

IX. Des Grands

Voyage au pays de la cour

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse. (...) Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin: l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux de vie et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles: leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête: il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu et leur Roi. Les Grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un Temple qu'ils nomment Église; il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacres et redoutables; les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, et paraissent debout, le dos tourné directement aux Prêtres et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur Roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination, car ce peuple paraît adorer le Prince, et le Prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment ***; il est à quelques quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus d'onze cents lieues de Mer des Iroquois et des Hurons.

VIII. De la Cour

Jean-François Paul de Gondi, cardinal de Retz

(20. 9. 1613 Montmirail – 24. 8. 1679 Paris)

Il est le représentant insigne du genre mémorialiste, lancé au 16^e siècle par les *Commentaires* (rédigés en 1570–71, publiés en 1592) de **Blaise Montluc** (1502–1577). À la fois homme d'Église et passionné par l'intrigue politique, le cardinal de Retz, finit par se compromettre durant la Fronde. Emprisonné, il s'enfuit et n'est autorisé à rentrer en France, à l'abbaye de Saint-Denis, qu'en 1662. Observateur lucide, caustique, supérieur aux événements, il rédige ses *Mémoires* (publiés en 1717 seulement). On admire le style avec lequel il brosse les portraits des personnages et les grandes scènes historiques de son temps qu'il accompagne de réflexions sur l'histoire de France.

Mémoires (1717, édition posthume)

La Reine [Anne d'Autriche] avait, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotté à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que dessus.

M. le duc d'Orléans [Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII] avait, à l'exception du courage, tout ce qui était nécessaire à un honnête homme; mais comme il n'avait rien, sans exception, de tout ce qui peut distinguer un grand homme, il ne trouvait rien dans lui-même qui pût ni suppléer ni même soutenir sa faiblesse. Comme elle régnait dans son cœur par la frayeur, et dans son esprit par l'irrésolution, elle salit tout le cours de sa vie. Il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient pour leurs intérêts; il n'en sortit jamais qu'avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. Cet ombrage amortit, dès sa jeunesse, en lui les couleurs même les plus vives et les plus gaies, qui devaient briller naturellement dans un esprit beau et éclairé, dans un enjouement aimable, dans une intention très bonne, dans un désintéressement complet et dans une facilité de mœurs incroyable.

Monsieur le Prince [le Grand Condé] est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola. Il a égalé le premier; il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur. La fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue; la naissance, ou plutôt l'éducation, dans une maison attachée et soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes, qui sont celles qui font et qui forment ce que l'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu, dès sa jeunesse, par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait

qu'avec l'âme du monde la moins méchante, il a fait des injustices; qu'avec le cœur d'Alexandre, il n'a pas été exempt, il est tombé dans des imprudences; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'État, en de certaines occasions, aussi bien qu'il le devait; et qu'ayant toutes celles de Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il le pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut; mais il est rare, mais il est beau. (...)

M. de Turenne a eu, dès sa jeunesse, toutes les bonnes qualités, et il a acquis les grandes d'assez bonne heure. Il ne lui en a manqué aucune que celles dont il ne s'est pas avisé. Il avait presque toutes les vertus comme naturelles; il n'a jamais eu le brillant d'aucune. L'on l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti, et je le crois aussi, parce qu'il n'était pas naturellement entreprenant. Mais toutefois qui le sait? Il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire. (...)

Il y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigue, dès son enfance, et dans un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible; et où il ne connaissait pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucune affaire, et je ne sais pourquoi; car il avait des qualités qui eussent suppléé, en tout autre, celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée; mais son bon sens, et très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs, qui est admirable, devait récompenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle; mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement; car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été, par lui-même, bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile s'était tourné, dans les affaires, en air d'apologie. Il croyait toujours en avoir besoin, ce qui, joint à ses *Maximes*, qui ne marquent pas assez de foi en la vertu, et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli qui eût paru dans son siècle.

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance. Sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite: il se distingua en Sorbonne; on remarqua de fort bonne heure qu'il avait de la force et de la vivacité dans l'esprit. Il prenait d'ordinaire très bien son parti. Il était homme de parole, où un grand intérêt ne l'obligeait pas au contraire; et en ce cas, il

n'oubliait rien pour sauver les apparences de la bonne foi. Il n'était pas libéral; mais il donnait plus qu'il ne promettait, et il assaisonnait admirablement les bienfaits. Il aimait la gloire beaucoup plus que la morale ne le permet; mais il faut avouer qu'il n'abusait qu'à proportion de son mérite de la dispense qu'il avait prise sur ce point de l'excès de son ambition. Il n'avait ni l'esprit ni le cœur au-dessus des périls; il n'avait ni l'un ni l'autre au-dessous; et l'on peut dire qu'il en prévint davantage par sa sagacité qu'il n'en surmonta par sa fermeté. Il était bon ami; il eût même souhaité d'être aimé du public; mais quoiqu'il eût la civilité, l'extérieur et beaucoup d'autres parties propres à cet effet, il n'en eut jamais le je ne sais quoi, qui est encore, en cette matière, plus requis qu'en toute autre. Il anéantissait par son pouvoir et par son faste royal la majesté personnelle du Roi; mais il remplissait avec tant de dignité les fonctions de la royauté, qu'il fallait n'être pas du vulgaire pour ne pas confondre le bien et le mal en ce fait. Il distinguait plus judicieusement qu'homme du monde entre le mal et le pis, entre le bien et le mieux, ce qui est une grande qualité pour un ministre. Il s'impatientait trop facilement dans les petites choses qui étaient préalables des grandes; mais ce défaut, qui vient de la sublimité de l'esprit, est toujours joint à des lumières qui le suppléent. Il avait assez de religion pour ce monde. Il allait au bien, ou par inclination ou par bon sens, toutefois que son intérêt ne le portait point au mal, qu'il connaissait parfaitement quand il le faisait. Il ne considérait l'État que pour sa vie; mais jamais ministre n'a eu plus d'application à faire croire qu'il en ménageait l'avenir. Enfin il faut confesser que tous ses vices ont été de ceux que la grande fortune rend aisément illustres, parce qu'ils ont été de ceux qui ne peuvent avoir pour instruments que de grandes vertus.

Vous jugez facilement qu'un homme qui a autant de grandes qualités et autant d'apparences de celles même qu'il n'avait pas, se conserve assez aisément dans le monde cette sorte de respect qui démêle le mépris d'avec la haine, et qui, dans un État où il n'y a plus de lois, supplée au moins pour quelque temps à leur défaut.

Le cardinal Mazarin était d'un caractère tout contraire. Sa naissance était basse et son enfance honteuse. Au sortir du Colisée, il apprit à piper, ce qui lui attira des coups de bâtons d'un orfèvre de Rome appelé Moreto. Il fut capitaine d'infanterie en Valteline; et Bagni, qui était son général, m'a dit qu'il ne passa dans sa guerre, qui ne fut que de trois mois, que pour un escroc. Il eut la nonciature extraordinaire en France, par la faveur du cardinal Antoine, qui ne s'acquerrait pas, en ce temps-là, par de bons moyens. Il plut à Chavigni par ses contes libertins d'Italie, et par Chavigni à Richelieu, qui le fit cardinal, par le même esprit, à ce que l'on a cru, qui obligea Auguste à laisser à Tibère la succession de l'Empire. La pourpre ne l'empêcha pas de demeurer valet sous Richelieu. La Reine l'ayant choisi faute d'autre, ce qui est vrai quoi qu'on en dise, il parut d'abord original de *Trivelino Principe* [valet, personnage de la *Commedia dell'Arte*]. La fortune l'ayant ébloui et tous les autres, il s'érigea et l'on l'érigea en Richelieu; mais il n'en eut que l'impudence de l'imitation. Il se fit de la honte de tout ce que l'autre s'était fait de l'honneur. Il se moqua de la religion. Il promit tout, parce qu'il ne voulut rien tenir. Il ne

fut ni doux ni cruel, parce qu'il ne se ressouvenait ni des bienfaits ni des injures. Il s'aimait trop, ce qui est le naturel des âmes lâches; il se craignait trop peu, ce qui est le caractère de ceux qui n'ont pas de soin de leur réputation. Il prévoyait assez bien le mal, parce qu'il avait souvent peur; mais il n'y remédiait pas à proportion, parce qu'il n'avait pas tant de prudence que de peur. Il avait de l'esprit, de l'insinuation, de l'enjouement, des manières; mais le vilain cœur paraissait toujours au travers, et au point que ces qualités eurent, dans l'adversité, tout l'air du ridicule, et ne perdirent pas, dans la plus grande prospérité, celui de fourberie. Il porta le filoutage dans le ministère, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui; et ce filoutage faisait que le ministère, même heureux et absolu, ne lui seyait pas bien, et que le mépris s'y glissa, qui est la maladie la plus dangereuse d'un État, et dont la contagion se répand le plus aisément et le plus promptement du chef dans les membres.

Roger de Bussy-Rabutin

(13. 4. 1618 Épiry – 9. 4. 1693 Autun)

Il excella tant par la lame de son épée que par son libertinage et son esprit caustique qui brisa sa carrière militaire. Tombé en défaveur, il est forcé de quitter la cour du jeune Louis XIV. Dès 1666 il vit retiré sur ses terres bourguignonnes d'où il entretient une riche correspondance, en particulier avec sa cousine **Marie de Rabutin, marquise de Sévigné** (1626–1696), épistolière renommée. *L'Histoire amoureuse des Gaules* (1665) de Bussy-Rabutin est une sorte de chronique scandaleuse de la période et une analyse critique des abus du pouvoir. Le roman, en partie épistolaire, parodie le roman galant, à clef, des salons précieux (Madeleine de Scudéry). Il rédige aussi ses *Mémoires* (1696) et *l'Histoire abrégée de Louis le Grand* (1699).

Histoire amoureuse des Gaules (1665)

Voici le portait, peu complaisant, que Roger brosse de sa cousine. L'art du portait, encore, renoue avec la mode et le savoir-faire des salons précieux.

Mme de Sévigné, continua-t-il [Bussy], a d'ordinaire le plus beau teint du monde, les yeux petits et brillants, la bouche plate, mais de belle couleur; le front avancé, le nez semblable à soi, ni long ni petit, carré par le bout, la mâchoire comme le bout du nez; et tout cela, qui en détail n'est pas beau, est, à tout prendre assez agréable; elle a la taille belle, sans avoir bon air; elle a la jambe bien faite, la gorge, les bras et les mains mal taillés; elle a les cheveux blonds, déliés et épais; elle a bien dansé, et a l'oreille encore juste; elle a la voix agréable, elle sait un peu chanter: voilà, pour le dehors, à peu près comme elle est faite. Il n'y a point de femme qui ait plus d'esprit qu'elle, et fort peu qui en aient autant; sa manière est divertissante: il y en a qui disent que, pour une femme de qualité, son caractère est un peu trop badin. Du temps que je la voyais, je trouvais ce jugement-là ridicule, et je savais son burlesque sous le nom de gaieté: aujourd'hui qu'en

ne la voyant plus son grand feu ne m'éblouit pas, je demeure d'accord qu'elle veut être trop plaisante. Si on a de l'esprit, et particulièrement de cette sorte d'esprit, qui est enjoué, on n'a qu'à la voir, on ne perd rien avec elle: elle vous entend, elle entre juste en tout ce que vous dites, elle vous devine, et vous mène d'ordinaire bien plus loin que vous ne pensez aller; quelquefois aussi on lui fait voir bien du pays; la chaleur de la plaisanterie l'emporte, et, en cet état, elle reçoit avec joie tout ce qu'on lui veut dire de libre, pourvu qu'il soit enveloppé; elle y répond même avec usure, et croit qu'il irait du sien si elle n'allait pas au-delà de ce qu'on lui a dit. Avec tant de feu, il n'est pas étrange que le discernement soit médiocre: ces deux choses étant d'ordinaire incompatibles, la nature ne peut faire de miracle en sa faveur. Un sot éveillé l'emportera toujours auprès d'elle sur un honnête homme sérieux. La gaieté des gens la préoccupe, elle ne jugera pas si l'on entend ce qu'elle dit: la plus grande marque d'esprit qu'on lui peut donner, c'est d'avoir de l'admiration pour elle; elle aime l'encens; elle aime d'être aimée, et, pour cela, elle sème afin de recueillir; elle donne de la louange pour en recevoir. Elle aime généralement tous les hommes; quelque âge, quelque naissance et quelque mérite qu'ils aient, et de quelque profession qu'ils soient; tout lui est bon, depuis le manteau royal jusqu'à la soutane, depuis le sceptre jusqu'à l'écritoire. Entre les hommes, elle aime mieux un amant qu'un ami; et, parmi les amants, les gais que les tristes; les mélancoliques flattent sa vanité; les éveillés, son inclination; elle se divertit avec ceux-ci, et se flatte de l'opinion qu'elle a bien du mérite d'avoir pu causer de la langueur à ceux-là.

Elle est d'un tempérament froid, au moins si on en croit feu son mari: aussi lui avait-il l'obligation de sa vertu, comme il disait; toute sa chaleur est à l'esprit. À la vérité, elle récompense bien la froideur de son tempérament. Si l'on s'en rapporte à ses actions, je crois que la foi conjugale n'a point été violée: si l'on regarde l'intention c'est autre chose. Pour en parler franchement, je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens un sot devant Dieu. Cette belle, qui veut être à tous les plaisirs, a trouvé un moyen sûr, à ce qu'il lui semble, pour se réjouir sans qu'il en coûte rien à sa réputation: elle s'est faite amie de quatre ou cinq prudes, avec lesquelles elle va en tous les lieux du monde. Elle ne regarde pas tant ce qu'elle fait qu'avec qui elle est: en ce faisant, elle se persuade que la compagnie honnête rectifie toutes ses actions.

François de Salignac de la Mothe-Fénelon

(6. 8. 1651 Château de Fénelon – 7. 1. 1715 Cambrai)

Comme Bossuet, Fénelon joindra la carrière ecclésiastique à celle du précepteur dans la famille royale. Les deux points de leurs parcours sont aussi ce qui les distingue. Bossuet – élève des jésuites, grand orateur, directeur de conscience, dignitaire de l'Église, précepteur du Dauphin – agit en syntonie avec son temps. Fénelon est déjà confronté à la situation déséquilibrée et difficile qui précède de peu et suit la révocation de l'Édit de Nantes. Ordonné prêtre à 24 ans, il est nommé supérieur de la congrégation des Nouvelles Catholiques, jeunes filles protestantes

récemment converties. Ensuite, il dirige une mission en milieu protestant en Saintonge. Face à la recrudescence des tensions confessionnelles, Fénelon préfère la « douceur » à la « contrainte ».

La fin du 17^e siècle voit revivre la sensibilité religieuse. Le catholicisme modéré de la période précédente fait place à la recherche d'une nouvelle foi. Fénelon lui-même sera attiré par le **quiétisme**, une doctrine formulée par le prêtre espagnol Molinos (*Guide spirituelle*, 1670) et qui trouvera en France son porte-parole en Mme Guyon. Directeur spirituel des duchesses de Beauvilliers et de Chevreuse, filles de Colbert, et de Mme de Maintenon, Fénelon contribuera lui-même à la propagation de la doctrine. Le quiétisme – qui accentue la voie mystique, le contact direct avec la divinité, l'abandon total dans « la quiétude » et « l'état de l'oraison » – omet les procédures officialisées et les institutions de l'Église et par là il se rapproche du protestantisme. La condamnation, de la part de l'Église, est dirigée surtout contre Mme Guyon. À la conférence d'Issy (1694–1696), Fénelon obtient un compromis, mais refusant de réprouver Mme Guyon, il reste en rupture et sera marginalisé. Intrônisé archevêque de Cambrai (1695) et plus tard tombé en disgrâce royale, il finira relégué en province, éloigné de la cour et de la grande politique.

L'autre versant de la personnalité de Fénelon est la pédagogie et la littérature. De 1689 et jusqu'à son éloignement de Versailles en 1699 il sera précepteur du duc de Bourgogne, le fils du Grand Dauphin. Avec son élève, il aura d'excellents rapports et nourrira, un certain temps, peu avant la mort prématurée de ce dernier (1712), l'espoir de devenir le ministre du futur roi de France.

Il rédige des ouvrages littéraires à but pédagogique: *Fables*, *Dialogues de morts* et surtout *Télémaque* (1699). Ce dernier annonce les tendances de l'âge des lumières, car la pédagogie s'y mêle à la réflexion philosophique et politique. Louis XIV d'ailleurs en fera une lecture qui sera fatale pour Fénelon car il verra en *Télémaque* la critique indirecte, voire la satire de son règne.

Autres œuvres

Traité de l'éducation des Filles (1687)

Maximes des Saints (1699)

Tables de Chaulnes (1711) – liste des réformes destinées à redresser le royaume

Les Aventures de Télémaque (1699)

Le récit de Fénelon prend pour point de départ l'Odyssée. Alors que l'épopée d'Homère abandonne le personnage du fils d'Ulysse à la fin du chant III, au moment où, menacé par les prétendants de Pénélope, il part par à la recherche de son père, Fénelon suit les pérégrinations de Télémaque et de son précepteur Mentor à travers le monde grec, de cour en cour et de royaume en royaume, dans un but didactique. Le voyage doit apprendre à Télémaque à connaître lui-même, à dominer ses passions, à cultiver son discernement, à comparer les pays bien et mal gouvernés. Pourtant, quelle poésie, dans cet ouvrage conçu, à l'origine, dans un but purement pragmatique: instruire le futur roi.

La grotte de Calypso

Télémaque suivait la déesse environnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevait de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt élève ses

branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admirait l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par-derrière négligemment mais avec grâce, le feu qui sortait de ses yeux et la douceur qui tempérerait cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues: cette grotte était taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphyrus conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois semblait couronner ces belles prairies et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline. De là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois mollement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté, on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient les îles semblaient de jouer dans la campagne: les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leurs source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert, qui pendait en festons: le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres couvraient la campagne et en faisaient un grand jardin.

Livre I

Le meilleur gouvernement

(Dialogue entre Télémaque et Mentor)

Je lui [à Mentor] demandai en quoi consistait l'autorité du roi, et il me répondit: « Il peut tout sur les peuples; mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour

faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesse et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au dedans, le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi: il ne l'est que pour être l'homme des peuples: c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection: et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfants régnassent après lui qu'à condition qu'ils régneraient suivant ces maximes: il aimait encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples à leur grandeur, c'est-à-dire à leur vanité; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts. »

Livre V

Pierre Bayle

(18. 11. 1647 Carlat – 28. 12. 1706 Rotterdam)

La révocation de l'Édit de Nantes accélère la formation d'une opposition intellectuelle à la royauté. Pierre Bayle, fils d'un pasteur protestant qui lui apprend le latin et le grec, fit ses études à l'Académie protestante de Puylaurens. Après avoir suivi les cours de philosophie chez les jésuites de Toulouse, il se convertit au catholicisme en 1669. Revenant au protestantisme une année plus tard et s'exposant ainsi, en tant que *relaps*, à la persécution, il s'enfuit à Genève. Il devient précepteur à Paris, puis professeur de philosophie à l'Académie protestante de Sedan (1675). La fermeture de l'établissement et les persécutions religieuses le chassent à Rotterdam où il enseigne la philosophie et l'histoire.

Rotterdam et les Pays-Bas, tolérants, sont un refuge pour bien des calvinistes français. Pierre Bayle y déploie ses activités éditoriales et intellectuelles. Il rédige et publie la revue mensuelle *Nouvelles de la République des Lettres* (1684–1687). La tourmente de l'Édit de Nantes frappe le frère de Bayle, mort des suites des persécutions, elle durcit, également, la situation à Rotterdam où le théologien calviniste Jurieu voit dans la tolérance de Pierre Bayle la manifestation de son impiété et de son athéisme. Bayle perd sa chaire de professeur. Il vivra dans la pauvreté en se consacrant à son œuvre.

Pierre Bayle renoue avec le filon rationaliste de Descartes tout en élargissant la portée et l'ap-

plication de la méthode cartésienne du doute systématique et de l'analyse raisonnée. Il s'élève contre la tradition et l'autorité, exige la séparation de la morale et de la religion, en déduit la nécessité de la tolérance.

Œuvre

Pensées diverses écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète de 1680 (Pensées sur la Comète, 1683)

Commentaire philosophique (1686) – sur la tolérance

Dictionnaire historique et critique (1697)

Pensées sur la Comète (1683)

Le passage d'une comète inspire à Pierre Bayle des réflexions sur la superstition, à laquelle il oppose la raison, et sur la tradition dont il montre les dangers: l'habitude des jugements hâtifs qui préjugent sur un fait avant même de l'examiner. La liberté de pensée de Pierre Bayle annonce l'âge des lumières par son rationalisme et son approche franche des problèmes traités. Il est le prédécesseur des critiques du fanatisme et de l'obscurantisme religieux.

La morale indépendante de la religion

Une société d'athées pratiquerait les actions civiles et morales aussi bien que les pratiquent les autres sociétés, pourvu qu'elle fit sévèrement punir les crimes et qu'elle attachât de l'honneur et de l'infamie à certaines choses. Comme l'ignorance d'un premier Être Créateur et Conservateur du Monde n'empêcherait pas les membres de cette Société d'être sensibles à la gloire et au mépris, à la récompense et à la peine, et à toutes les passions qui se voient dans les autres hommes, et n'étoufferait pas toutes les lumières de la raison, on verrait parmi eux des gens qui auraient de la bonne foi dans le commerce, qui assisteraient les pauvres, qui s'opposeraient à l'injustice, qui seraient fidèles à leurs amis, qui mépriseraient les injures, qui renonceraient aux voluptés du corps, qui ne feraient tort à personne, soit parce que le désir d'être loués les pousserait à toutes ces belles actions qui ne sauraient manquer d'avoir l'approbation publique, soit parce que le dessein de se ménager des amis et des protecteurs en cas de besoin les y porterait. (...) Il s'y ferait des crimes de toutes les espèces, je n'en doute point; mais il ne s'y en ferait pas plus que dans les sectes idolâtres, parce que tout ce qui a fait agir les païens, soit pour le bien soit pour le mal, se trouverait dans une société d'athées, à savoir les peines et les récompenses, la gloire et l'ignominie, le tempérament et l'éducation. Car pour cette grâce sanctifiante qui nous remplit de l'amour de Dieu et qui nous fait triompher de nos mauvaises habitudes, les païens en sont aussi dépourvus que les athées.

Qui voudra se convaincre pleinement qu'un peuple destitué de la connaissance de Dieu se ferait des règles d'honneur, et une grande délicatesse pour les observer, n'a qu'à prendre garde qu'il y a parmi les Chrétiens un certain honneur du monde, qui est directement contraire à l'esprit de l'Évangile. Je voudrais bien savoir de quoi on a tiré ce plan

d'honneur, duquel les chrétiens sont si idolâtres qu'ils lui sacrifient toutes choses. Est-ce parce qu'ils savent qu'il y a un Dieu, un Évangile, une Résurrection, un Paradis et un Enfer, qu'ils croient que c'est déroger à son honneur que de laisser un affront impuni, que de céder la première place à un autre, que d'avoir moins de fierté et moins d'ambition que ses égaux? On m'avouera que non. (...) Comparez un peu les manières de plusieurs Nations qui professent le christianisme, comparez-les, dis-je, les unes avec les autres, vous verrez que ce qui passe pour malhonnête dans un pays ne l'est point du tout ailleurs. Il faut donc que les idées d'honnêteté qui sont parmi les chrétiens ne viennent pas de la religion qu'ils professent. (...) Avouons donc qu'il y a des idées d'honneur parmi les hommes qui sont un pur ouvrage de la Nature, c'est-à-dire de la Providence générale. Avouons-le surtout de cet honneur dont nos braves sont si jaloux, et qui est si opposé à la loi de Dieu. Et comment douter après cela que la Nature ne peut faire parmi les Athées, où la connaissance de l'Évangile ne la contrecarrerait pas, ce qu'elle fait parmi les Chrétiens?

Bernard le Bovier de Fontenelle

(11. 2. 1657 Rouen – 9. 1. 1757 Paris)

Sa longévité lui permit de se constituer en pont reliant le siècle de Louis XIV à l'âge des lumières dont il fut un des précurseurs marquants. Neveu des frères Corneille, par sa mère Marthe Corneille, il débuta à vingt ans comme journaliste au *Mercur Galant* sous l'égide de Thomas Corneille (1677). Les œuvres de jeunesse s'insèrent dans la lignée de la littérature précieuse et classique: stances, élégies, idylles, opéras, tragédies. L'œuvre majeure de la période sont les *Lettres Galantes du Chevalier d'Her* (1685) qui excellent par la finesse des observations psychologiques.

Le domaine où Fontenelle déploie pleinement ses capacités est la réflexion philosophique et les sciences. Liant les dons littéraires à l'exactitude du savoir, il devient un éminent vulgarisateur des idées nouvelles, un polémiste remarquable. En 1691 il entre à l'**Académie Française**, en 1697 il est nommé secrétaire perpétuel de l'**Académie des Sciences** (1697). Brillant causeur, il est la mémoire vivante des salons « Modernes » de Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme de Geoffrin.

Œuvres

Dialogues des morts (1683)

L'Origine des fables (1684)

L'Histoire des oracles (1686) – dissertation critique sur la superstition

Entretiens sur la Pluralité des Mondes (1686)

Digression sur les Anciens et les Modernes (1688) – prise de position en faveur des Modernes

Éloges de Savants (Bernoulli, Tournefort, Cassini, Leibniz, Newton...)

Éléments de la géométrie de l'infini (1727)

Théorie des tourbillons cartésiens (1752)

Réflexions sur la poétique (1752)

Entretiens sur la Pluralité des Mondes (1686)

Précurseur des encyclopédistes, Fontenelle excelle dans l'art de la vulgarisation pédagogique. La facilité d'aborder les sujets philosophiques débarrassés de gravité, traités sur un mode mondain et plaisant, annonce les contes de Voltaire. Les *Entretiens* s'articulent en six *Soirs* au cours desquels le philosophe explique à la marquise de G*** le système astronomique de Copernic et les récentes découvertes. La séduction du discours galant, hérité des salons précieux, est convertie en plaisir intellectuel de l'apprentissage. La métaphysique quitte les hauteurs théologiques pour être confrontée à l'expérience. La facilité du style n'est qu'un leurre. Un examen détaillé révèle une disposition judicieuse des motifs au sein d'une argumentation rigoureuse.

Leçon d'astronomie dans un parc (Premier soir)

« Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. – Hé bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi; je croirai sur les étoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. – Ah! Madame, répondez-moi vite, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière; c'en est un qui est je ne sais où, dans la raison, et qui ne fait rire que l'esprit. – Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire; apprenez-moi vos étoiles. – Non, répliquai-je, il ne me sera point reproché que dans un bois, à dix heures du soir, j'ai parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse. Cherchez ailleurs vos philosophes. »

J'eus beau défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder. (...) « Toute la philosophie, lui dis-je n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais; car si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas; et si d'un autre côté vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez de le savoir; ce qui reviendrait au même; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté. Encore si, ce qu'on voit, on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point; et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra. Du lieu où vous êtes à l'Opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout à fait comme il est; on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contrepoids qui font tous les mouvements. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes. Mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien

cachées, et elles le sont si bien, qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers. Car représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait: *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaéton.* L'autre: *Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre: *Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre; il n'est point à son aise quand il n'y est pas.* L'autre: *Phaéton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide;* et cents autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité. À la fin, Descartes et quelques autres Modernes sont venus, qui ont dit: *Phaéton monte parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort; et qui verrait la nature telle qu'elle est, ne verrait que le derrière du théâtre de l'Opéra. – À ce compte, dit la Marquise, la philosophie est devenue bien mécanique? – Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bientôt honte. On veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvements réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers et ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritait? J'ai vu des gens qui l'en estimaient moins depuis qu'ils l'avaient connu. – Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sais qu'il ressemble à une montre. Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

– Je ne sais pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais en vérité il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux dès qu'elle peut être conçue. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tous ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, et à vous montrer le monde. »